

# ALIBIS

LE VOLET EN LIGNE

Polar, Noir & Mystère



## *Au sommaire :*

- 145 **Camera oscura (XXIII)**  
Christian Sauvé, Daniel Sernine,  
François-Bernard Tremblay
- 163 **L'Académie du crime**  
Norbert Spehner
- 168 **Encore dans la mire**  
Norbert Spehner  
François-Bernard Tremblay

N° 23

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE DU POLAR

Gratuit

# ALIBIS

Polar, Noir & Mystère



N° 22 L'ANTHROPOLOGIE FÉMINISTE DU POLAR 7,95 \$

## Abonnez-vous !

Abonnement (régulier et institution, toutes taxes incluses) :

Québec : 28,49 \$ (25 + TPS + TVQ)

Canada : 28,49 \$ (26,88 + TPS)

États-Unis : 27 \$US

Europe (surface) : 35 €

Europe (avion) : 38 €

Autre (surface) : 46 \$

Autre (avion) : 52 \$

Les propriétaires de cartes Visa ou Mastercard à travers le monde peuvent payer leur abonnement par Internet.

Toutes les informations nécessaires sur notre site :

<http://www.revue-alibis.com>

Par la poste, on s'adresse à :

**Alibis, C.P. 85700, Succ. Beauport, Québec (Québec) G1E 6Y6**

Nom : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

Veuillez commencer mon abonnement au numéro :

**Alibis** est une revue publiée quatre fois par année par **Les Publications de littérature policière inc.**

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 23 de la revue **Alibis**.

Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 23 de la revue **Alibis** – est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : juin 2007

© **Alibis et les auteurs**



Entre la saison des oscars et l'été, il y a un bref printemps cinématographique imprévisible, où l'on peut trouver au cinéma le meilleur comme le pire. Navets et produits préfabriqués côtoient des surprises plaisantes et des chefs-d'œuvre mineurs. Attention : étonnement à l'horizon !

### Guerres antiques et en toc

Qu'on se le dise : le film de guerre est maintenant entré dans sa phase classique. Après avoir miné le Vietnam, puis la Seconde Guerre mondiale, voici que les cinéastes guerriers remontent de plus en plus loin dans le temps pour trouver des sujets d'inspiration.

Mais de vieilles guerres ne donnent pas nécessairement de vieux films. **300** [vf] a beau s'intéresser à une guerre entre Spartiates et Perses, le film s'avère à la fine pointe de la cinématographie numérique et du marketing contemporain. Adapté du roman illustré de Frank Miller, **300** profite de l'infographie pour rendre ses combats sanglants aussi spectaculaires que possible. Décapitations excessives, animaux gigantesques et piles de cadavres font partie des nouveaux horizons douteux que permet l'union de l'informatique et de l'imagination. Pratiquement aucune image de **300** n'est passée directement de la caméra à l'écran : tout le film est une démonstration de techniques de manipulation d'images. Chaque personnage exhibe un corps raffermi (ou torturé) par logiciel, chaque nuance de la palette est méticuleusement contrôlée et la caméra numérique se permet des pirouettes impensables ailleurs qu'en studio virtuel.

Si vous soupçonnez que ce film est fait pour les jeunes assoiffés de sang, vous avez raison : l'œuvre précédente du réalisateur Zack Snyder étant le *remake* du film de zombies **Dawn of the**

**Dead**, vous pouvez vous imaginer ce qu'une telle sensibilité peut apporter à un film de bouclier et d'épée. Contrairement à la plupart des films de guerre, **300** adopte l'adage *dulce et decorum est pro patria mori*: les protagonistes spartiates, après tout, sont les produits d'une société qui se débarrasse sans remords des enfants moins aptes au combat. On interprétera sans doute ce film selon ses propres marottes politiques: glorification de la lutte au



Photos: Warner Bros

146 terrorisme, manque de compromis rafraîchissant devant les hésitations pacifistes ou satire des guerres illégales au Moyen-Orient, **300** saura agacer tous ceux qui commettent l'erreur de voir en ce film plus qu'une succession de scènes de carnage conçues sur mesure pour impressionner les adolescents attardés d'aujourd'hui.

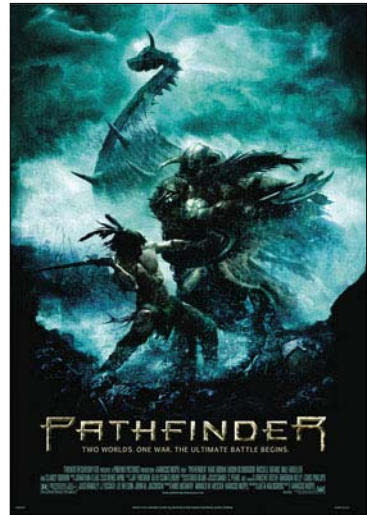
Car il faut mentionner les éléments de la campagne de publicité monstre qui a fait de **300** l'événement cinématographique du trimestre pour les 15-30 ans: de la bataille pour les garçons, des corps virils et ruisselants de sueur pour les filles, une bande-annonce d'enfer et une série de vidéoclips que tous se sont empressés de répéter, critiquer ou parodier. Le film lui-même ne survit guère à sa propre campagne de marketing: les séquences chaotiques de combat sont entrecoupées de longueurs, les anachronismes pullulent et le film dégage un air préfabriqué arrogant, comme s'il était impensable pour nous de ne pas se soumettre à la force tonitruante de son assaut audiovisuel. Hélas, il peut être difficile de ne pas ricaner devant sa démesure ridicule. Peu importe sa sophistication technique ou ses scènes d'action dégoulinantes, **300** s'avère une ligne de démarcation de plus entre les cinéphiles satisfaits par le tonnerre et les éclairs et ceux qui exigent un peu plus de leurs divertissements. Une chose est certaine:

c'est un événement cinéma – tout comme **Sky Captain and the World of Tomorrow**.

On peut dire ce que l'on veut au sujet de **300**, mais le film demeure bien plus respectable que le désastre offert par **Pathfinder** [**Pathfinder : Le Sang du guerrier**], une laborieuse épreuve imaginant sans rigueur ce qui se serait passé si les Vikings avaient livré une guerre aux Amérindiens en l'an mille. Le tout est compliqué par la présence d'un jeune guerrier européen abandonné par ses proches et élevé par les Amérindiens. Heureusement, il semble être le seul de sa bande à savoir manier l'épée : ce sera donc à lui de repousser l'invasion scandinave.

Une telle prémisse bascule rapidement en une interminable série de poursuites à travers forêts et montagnes rocheuses (à distance de marche même si les Vikings ont vraisemblablement débarqué sur la côte est). Mais ce qui était passionnant entre les mains de Michael Mann, dans **The Last of the Mohicans**, se révèle ici être insupportable et soporifique. D'abord, tout le film est plongé dans une palette de couleurs blafardes qui ne fait rien pour rehausser la beauté de la nature dans laquelle se déroule l'action. De deux, la réalisation incompétente de Marcus Nispel ne permet jamais d'avoir une bonne idée de ce qui se passe. De trois, le scénario lui-même est pénible et mal servi par des dialogues sans intérêt. Finalement, les personnages à l'écran n'acquièrent jamais de personnalité, ce qui ne les empêche pas de commettre une succession d'erreurs exaspérantes. Pour s'amuser, on peut toujours opposer **Pathfinder** à **Apocalypto**... mais c'est le film de Mel Gibson qui émerge victorieux de chaque comparaison.

Il y a au moins deux types de mauvais films : ceux qui fascinent même par leurs faiblesses, et ceux qui donnent simplement envie de se lever et de sortir de la salle. **Pathfinder** fait assurément partie de la deuxième catégorie.



## Attentes et retournements

Certains films sont des boîtes à surprise où tout est possible en dépit de la logique. D'autres sont des casse-tête où les pièces sont sur la table, mais où il est difficile de tout mettre dans le bon ordre. Au royaume des films à suspense ordinaires, **Perfect Stranger** est une boîte à surprise mal construite mais passionnante, alors que **Fracture** est un casse-tête sans relief mais raisonnablement satisfaisant.

Nous avons déjà mentionné qu'il existe deux types de mauvais films. **Perfect Stranger** [Parfait inconnu] fait partie de ceux qui fascinent malgré leurs faiblesses. Chose certaine, le film ne gaspille pas de temps à établir son manque de qualité : les dialogues sont ratés, la réalisation a un certain côté « pédestre », Halle Berry est irritante dans le rôle d'une journaliste qui tente de percer le mystère de la disparition d'une de ses amies alors que Bruce Willis obtient un chèque de paie ordinaire dans le rôle du suspect principal, un publicitaire avec un penchant pour le clavadage anonyme. Ensemble, ils ne réussissent pas à faire lever les émotions d'un thriller soi-disant psychologique.

148

Et pourtant, on reste collé à l'écran. Clairement, un retournement se prépare : il y a trop d'indices, trop de scènes incongrues, trop de questions abandonnées pour que quelque chose ne soit pas gardé en réserve. Et malgré les



scènes ordinaires, malgré les tics agaçants de Berry, malgré l'enchaînement des scènes parfois ridicules, malgré le manque de suspense viscéral, on reste accroché à l'intrigue... seulement pour apercevoir l'anguille qui se cache sous la roche. Et lorsqu'est révélé le crochet final, on n'y croit pas une seconde, mais on reste amusé par l'audace du film. Peu importe l'in vraisemblance de la solution (la question qui tue : « Pourquoi se donner toute cette peine ? »), on apprécie les gesticulations du scénariste... même si elles nécessitent quelques minutes d'explications et plusieurs personnages complètement cinglés. Oui, le film aurait pu être mieux mené, faire confiance à de véritables acteurs plutôt

qu'à des *stars* ou bien profiter de dialogues qui dépassent la routine. Mais en ce qui concerne les qualités de base d'un thriller, soit retenir notre attention et nous livrer une conclusion surprenante, **Perfect Stranger** atteint au moins le stade de la compétence malhabile.

**Fracture** [vf] fait légèrement mieux. Une différence, cependant : le film n'a pas vraiment la patience ni l'intention de nous cacher l'identité du suspect. Ici, il est assez clair qu'un ingénieur génial a tenté de tuer sa femme par froide jalousie sentimentale. Le film nous en montre suffisamment pour nous convaincre. Mais

quand un jeune avocat ambitieux se colle et se brûle à ce personnage retors, c'est quelque chose de plus complexe et de plus satisfaisant qui s'offre à nous : un suspense qui s'intéresse à ses personnages, présentant une enquête qui



fini pratiquement par relever du sous-genre procédural. Il y a une ou deux invraisemblances (comment pouvait-il prédire l'identité du policier assigné à son cas ?) et au moins un moment maladroit qui fait grincer des dents, mais **Fracture** réussit néanmoins à livrer un divertissement convenable et à présenter de manière satisfaisante un protagoniste qui apprend de ses erreurs, malgré le coût que cela implique. Le scénario se permet même une tangente



thématique inhabituelle en explorant les mérites du service public. Évidemment, le jeu des acteurs n'y est pas pour rien : Anthony Hopkins est hypnotique, peu importent les circonstances (surtout lorsqu'il joue son propre stéréotype), et Ryan Gosling continue ici à se tailler une place comme un des acteurs les plus sympathiques de sa cohorte.

Si ni l'un ni l'autre de ces deux films ne passera à l'histoire (on aura de la difficulté à se les remémorer d'ici quelques mois),

on remarquera tout de même la manière dont ils comblent les attentes de leur public cible. Si bien, en fait, que même si **Perfect Stranger** est en tout point inférieur à **Fracture**, on hésitera à identifier l'autre film comme étant le meilleur choix au vidéoclub : l'audace paie et peut parfois compenser pour des défauts criants. Mais puisque vous savez qu'un retournement se cache à la fin du film... en savez-vous déjà trop ?

### Intrigue familière, suspense classique

Malgré toute l'affection que l'on peut porter au cinéma à suspense, force est d'avouer que l'originalité ne figure pas au palmarès des atouts du genre ; peu importe la prémisse, la qualité des dialogues ou le talent du réalisateur, le film à suspense gravite autour d'intrigues communes et de personnages types : le héros luttant contre une conspiration, le quidam confronté au criminel meurtrier, la victime prise au piège, le policier luttant contre le crime... Heureusement qu'il y a des permutations pratiquement infinies sur ces thèmes, et qu'il est possible d'apprécier des histoires convenues mais bien exécutées.

**Shooter [Tireur d'élite]**, par exemple, ne fait qu'ajouter quelques complications à une situation bien familière, celle d'un spécialiste qui, replongé dans le feu de l'action, se voit trahi et pour-



Photos : Paramount Pictures



chassé. Dans ce cas-ci, c'est un ex-tireur d'élite à la retraite qui est tiré de son refuge rural pour aider les autorités à attraper un assassin qui en veut au président. Mais c'est sans surprise que l'intrigue se retourne contre lui : quand on tire effectivement sur le président, on le désigne comme



suspect numéro un. Parviendra-t-il à échapper à la traque et à dévoiler au grand jour les détails de la conspiration contre lui ? Intrigue familière...

Et pourtant, quelques éléments distinguent **Shooter** de tant de films de cet acabit. D'abord, c'est une adaptation libre du roman *Point of Impact* de Stephen Hunter (qui, ironiquement, occupe un poste de critique de films pour le *Washington Post*), un état de fait qui aura de quoi intriguer les amateurs de Hunter. Ensuite, le film est réalisé par Antoine Fuqua, qui a déjà démontré (avec **Training Day**) une certaine compétence pour tourner des suspenses bien menés avec des personnages intrigants. Finalement, **Shooter** possède un scénario qui n'est pas aveugle à la nature des jeux de pouvoir de haut niveau. Alors que politique internationale, affaires et crimes s'entremêlent, le héros se fait dire et redire qu'il ne peut rien faire contre le conglomerat qui a tout manigancé. Inutile de se battre, lui répète-t-on, car c'est l'argent et le pouvoir qui sauront contrôler les faits tels que véhiculés par les médias – bienvenue au film de conspiration du XXI<sup>e</sup> siècle.

Mais il ne faut pas pour autant croire que le scénario pratique ce qu'il prêche : malgré cette attitude cynique, **Shooter** ne se gêne pas pour ajouter un épilogue tout droit sorti des films de vengeance les plus éculés, un épilogue dans lequel le héros armé règle une fois pour toutes le problème qui le préoccupe. Ce sera au spectateur de décider s'il a eu la satisfaction qu'il désirait. Pour le reste, le rythme du film nous transporte allègrement du début jusqu'à la fin, ce qui a tout de même ses attraits.

**Disturbia [Paranoïak]** s'inscrit dans la même lignée, mais en un peu plus dérivatif et un peu plus intéressant à regarder. Avouons-le tout de suite : la prémisse est directement calquée sur celle de **Rear Window** : après une altercation en classe, un finissant d'école secondaire se voit mis en garde à domicile, ses mouvements restreints par un bracelet électronique au pied. Après quelques jours d'ennui, le voilà qui commence à espionner le voisinage, que ce soit la jolie nouvelle voisine ou bien le sinistre quidam qui



Photo : Dream Works Pictures

habite de l'autre côté de chez lui. Sans perdre trop de temps, il est troublé par les agissements suspects de son voisin. Alors que les indices s'accumulent et que la menace grandit, le doute s'installe : notre protagoniste aurait-il découvert l'identité d'un meurtrier en série ?

Gageons que vous êtes déjà en mesure de répondre à cette question.

Mais l'intérêt du film ne se trouve pas tant dans les réponses que dans la façon dont se déroule l'intrigue. La réalisation de D. J. Caruso est très efficace, ménageant un bon rythme et ne lésinant pas sur l'adrénaline lors des séquences à suspense. Après plusieurs prestations laissant indifférent dans des films tel **I, Robot**, Shia LaBouef livre finalement une performance remarquable, bien que tous les acteurs qui l'entourent (y compris les visages familiers de Carrie-Anne Moss et David Morse, typé mais excellent dans le rôle du sinistre voisin) s'en tirent également fort bien. La claustrophobie créée par la mise en situation est exploitée adroitement, les détails technologiques sont amusants et même quelques scènes plus ridicules que réalistes ne font rien pour diminuer le plaisir croissant du film. Sans être un classique, ou même guère plus qu'un film pour adolescents, **Disturbia** est néanmoins bien mené et saura satisfaire les spectateurs de tout âge. On en vient même à pardonner les emprunts au film classique de Hitchcock. Malgré quelques ratés, **Disturbia** émerge de la sélection du trimestre comme une surprise agréable, sans doute plus par manque d'attentes concrètes que par une qualité indéniable. Comme quoi l'exécution peut souvent triompher d'une intrigue familière.



Photo : Dream Works Pictures

### Jouer avec la formule

N'en déplaise aux cinéphiles plus exigeants, produire un film demande un tel investissement d'argent et d'effort que l'expérimentation, voire même l'originalité, ne sont pas encouragées. Il



est plus simple de brasser une formule existante pour fournir au spectateur une expérience familière que de risquer la ruine financière avec quelque chose de véritablement neuf. Mais il y a moyen de faire du bon avec du vieux, surtout si l'on n'a aucune révérence particulière pour l'original.

C'est pourtant avec l'intention de recréer une expérience spécifique que Quentin Tarantino et Robert Rodriguez ont conçu **Grindhouse** [**Grindhouse en programme double**] : pourquoi ne pas imiter les cinémas bon marché d'antan et fournir deux films de série B pour le prix d'un ? Pourquoi ne pas compléter l'illusion en y ajoutant quelques bandes-annonces factices et quelques fausses rayures à l'image ?

Le résultat aura de quoi surprendre ; il est rare, après tout, que deux réalisateurs d'expérience se donnent la permission de faire du cinéma à bon marché. Rodriguez se fait le plus fidèle à l'intention de départ avec le premier volet de **Grindhouse**, un film de science-fiction horrifique subtilement titré **Planet Terror**. Le réalisateur ne se laisse retenir par aucun



scrupule et recrée avec beaucoup d'énergie la joie débordante des films faits avec plus d'imagination que de talent (pour plus de détails sur ce segment, on consultera la chronique « Sci-néma » de notre revue sœur *Solaris*, disponible au [www.revue-solaris.com](http://www.revue-solaris.com)).

Mais Quentin Tarantino a autre chose en tête pour les 90 minutes qui lui sont allouées : **Death Proof** se veut au départ un hybride déconcertant : un thriller au sujet d'un tueur psychopathe, mais mené par des dialogues que l'on reconnaîtra facilement comme issus de la plume de Tarantino – un mélange de références culturelles, de phrases salées et de digressions inutiles mais amusantes. Ce n'est qu'après une quarantaine de minutes de verbiage et de menace diffuse que le film livre une scène de violence tellement choquante qu'elle en est dégoûtante.

Puis, les choses changent. Le film que l'on pensait voir devient tout autre : une satire (pas toujours drôle) du type de film suggéré par sa première moitié. De thriller criminel sadique, on passe à un film d'exploitation féministe qui n'est pas sans rappeler Russ Meyer, avec un retournement de situation qui réjouit autant qu'il laisse songeur.

Naturellement, il est impossible de jouer de la sorte avec les attentes du public sans s'y brûler. Plusieurs seront déconcertés par l'approche de Tarantino, pour ne rien dire du manque d'efficacité du segment : d'une durée de plus de 90 minutes à lui seul, **Death Proof** souffre de ses dialogues elliptiques et de sa structure

intentionnellement audacieuse. Plus court aurait été préférable, surtout pour un film si conceptuellement chargé. Néanmoins, on ne regrettera pas les performances de Kurt Russell dans un rôle diabolique, de Sydney Poitier comme une des héroïnes ou encore de Zoe Bell comme cascadeuse prête à rivaliser avec un ennemi mortel. La poursuite automobile finale est spectaculaire, et certaines bribes de dialogue (même les moins utiles) restent en mémoire.

Malgré ses défauts, il est difficile de rester de glace devant **Grindhouse**, une expérience cinématographique astucieuse qui (en raison de sa longueur) passera ironiquement mieux dans le



confort de son chez-soi que dans les salles de cinéma. Il va sans dire que c'est un film pour cinéphiles capables d'apprécier les choses au énième degré.

Ce constat vaut également pour la comédie **Hot Fuzz** [**Super Flic**], aussi dotée d'une structure intentionnellement disjointe. Le film commence et on pense être plongé dans un certain type de comédie britannique où des habitants excentriques d'un petit village charmant redoublent d'efforts pour décontenancer un étranger venant de la grande ville. Cette souris citadine, c'est un policier londonien jugé trop bon par ses patrons et collègues : pour mettre fin à l'embarras continu du reste de sa caserne, il est muté dans un petit bled perdu où le crime est pratiquement inconnu. Mais si le crime se fait rare, les accidents, eux, se multiplient. Notre policier pense voir une conspiration, mais a-t-il raison... ou est-il complètement lunatique ?

La première section du film étant volontairement plus lente que la seconde, il ne faudrait pas pour autant croire que le début de **Hot Fuzz** manque d'intérêt : Edward Wright et Simon Pegg donnent ici suite à leur succès **Shaun of the Dead** avec brio, dans un style parfois hypercinétique qui coupe le souffle et provoque le rire. Ceci dit, avertissement : plusieurs des « accidents » qui troublent notre protagoniste sont d'une violence excessive : ceci n'est définitivement *pas* une comédie pour enfants et âmes sensibles.

Surtout quand, à l'amorce du troisième acte, c'est tout le style du film qui change : l'esprit empoisonné par des films d'action tels **Point Break** et **Bad Boys II**, le prota-



Photos : Rogue Pictures



goniste décide de nettoyer la petite racaille de la ville à coups d'artillerie portable. Abruptement, **Hot Fuzz** devient une parodie de film d'action, avec une saveur western et des séquences aussi spectaculaires que rocam-

bolesques. Plusieurs clichés en prennent pour leur rhume, assurant aux amateurs avertis un plaisir garanti.

C'est finalement dans cette voie satirique, tordant l'oreille aux conventions des films policiers d'action, que **Hot Fuzz** trouve sa véritable voie. L'humour est impeccable, les qualités cinématographiques sont irréprochables, et le jeu des deux acteurs principaux (les mêmes que dans **Shaun of the Dead**) prend la teneur d'un duo de comédie classique. Bien pensé, bien mené et bien articulé, **Hot Fuzz** s'avère déjà la comédie policière à battre en 2007.

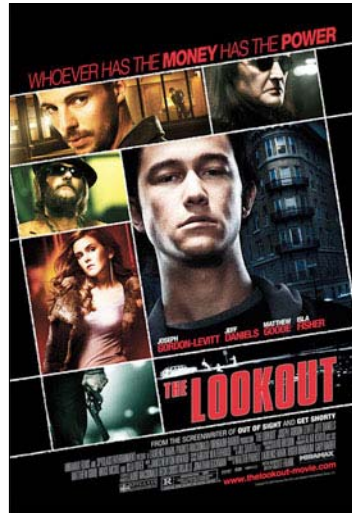
### *The Lookout*

Pour son premier film en tant que réalisateur, **The Lookout** [voa] s'avère une belle réussite pour Scott Frank (entre autres coscénariste de **Minority Report**, de **The Interpreter** et scénariste de **Get Shorty**).

Soit parce qu'il est bien conseillé, soit parce qu'il a du jugement, le jeune Joseph Gordon-Levitt n'a joué récemment que dans d'excellents (quoique modestes) films : **Brick** (2005), que certains critiques ont qualifié de « néo-noir », et le troublant **Mysterious Skin** (2004). Dans **The Lookout**, Gordon-Levitt incarne une ancienne vedette de hockey junior, qui a perdu trois amis dans un accident routier dont il était responsable. Lui-même n'a émergé du coma qu'avec des facultés mentales affaiblies et un déficit de mémoire à court terme (pensez **Memento**, mais en moins systématique). Quatre ans plus tard, on le retrouve colocataire d'un aveugle au nez fin et au passé trouble (Jeff Daniels, qui avait excellé avec Laura Linney dans **The Squid and the Whale** [2005]). Chris partage son temps entre la rééducation dans une école spécialisée, un boulot de concierge dans une petite banque et le projet d'ouvrir un restaurant avec son coloc au grand cœur.

Dans un bar, Chris est abordé par un ancien collègue de *high*

156



*school*, dont il ne garde évidemment aucun souvenir mais qui évoque avec enthousiasme ses jours de gloire au sein de l'équipe locale; il lui procure aussi les faveurs d'une aguichante jeune femme, le genre de faveurs que Chris obtient rarement dans son état actuel de confusion mentale. Je ne vous révèle rien de stratégique en écrivant que ces rencontres ne sont pas fortuites: c'est sa position à la banque, plus que ses exploits passés sur la glace, qui justifie la sollicitude de ses nouveaux amis. L'intérêt du film est de voir comment cela va se mettre en place, se dérouler, et comment le personnage de Gordon-Levitt se débrouillera.

Certains ont comparé son jeu, particulièrement dans ce film, à celui de Keanu Reeves (qui avait lui aussi patiné dans un rôle, à cet âge, souvenez-vous). Pour le meilleur et pour le pire, et compte tenu d'une certaine ressemblance physique, je dois avouer la pertinence de cette analogie – qui, du moins pour moi, n'est pas rédhibitoire.



À la différence d'autres films récents où un innocent est pris malgré lui dans les fils d'une intrigue criminelle (**Lucky Number Slevin** par exemple, quoique...), **The Lookout** ne repose ni sur des dialogues prolixes et futés, ni sur une mise en scène pétaradante. Scott Frank prend le temps de mettre en place le personnage, sa famille, son colocataire, son milieu de travail, puis le petit gang qui recrute Chris comme complice du cambriolage. Le dénouement n'en est pas moins satisfaisant, même s'il ne repose guère sur l'ultime surprise (à la **Inside Man**, pour citer un autre cas de vol de banque).

Assuré que **The Lookout** aura depuis longtemps quitté les salles lorsque vous lirez ceci, je ne vous en recommande pas moins la location en DVD. Pourquoi pas en doublé avec **Memento**? En gardant le meilleur pour la fin, c'est-à-dire le film de Christopher Nolan, bien entendu. [*Daniel Sernine*]

### La belle Hollandaise

En sortant de la projection du **Carnet noir** [**Zwartboek**], je suis allé vérifier sur IMDB s'il existait deux Paul Verhoeven.

Mais non, il s'agit bien du réalisateur des **Total Recall**, **Starship Troopers** et **Basic Instinct** (j'apprenais en même temps que l'homme aura bientôt 70 ans). Si la question se posait, c'est que Verhoeven est capable du meilleur et du pire, mais que j'ai beaucoup plus de facilité à nommer le pire (**Showgirls**, par exemple, ou **Hollow Man**) que le meilleur (**Robocop**, peut-être ?).

Or ce **Carnet noir**, lancé en septembre 2006 aux Pays-Bas (mais visible ici seulement neuf mois plus tard, et en version sous-titrée) s'avère l'un des meilleurs suspenses de guerre que j'aie vus depuis longtemps, et est réalisé avec une remarquable maîtrise. Il s'agit d'un film multigenre : on peut parler d'espionnage, de film de guerre ou de policier sur décor de guerre. (D'ailleurs je l'aurais très bien imaginé en noir et blanc, comme le superbe **Good German** de Soderbergh.)

Une jeune Juive, Rachel Stein, qui avait débuté une carrière de chanteuse de cabaret, vit cachée dans la campagne hollandaise, dans une famille bienveillante. La fin de la guerre approche. Toutefois une bombe lâchée presque accidentellement détruit son refuge et la lance, sous le faux nom d'Ellis de Vries, dans une fuite tragique qui la mènera au sein de la Résistance néerlandaise. Les nombreux rebondissements, souvent déchirants, constituent le moteur de **Carnet noir**, aussi j'hésite à en raconter trop. Qu'il suffise de dire que Rachel/Ellis devra manœuvrer pour devenir la maîtresse d'un capitaine allemand dont le bon sens et la lucidité se heurtent au fanatisme d'officiers rivaux qui refusent d'admettre la défaite imminente (les Alliés sont rendus au Rhin). On soupçonne assez vite qu'un traître opère au sein de la Résistance ou de ses contacts, avec comme enjeu l'or et les bijoux de riches Juifs fugitifs, mais quant à savoir de qui il s'agit...

Le film (pour lequel Verhoeven a manifes-



Photos : Sony Pictures Classics



tement disposé d'un imposant budget) a été tourné aux Pays-Bas, avec une distribution entièrement néerlandaise, dont un Thom Hoffman qui pourrait se faire passer pour Kevin Spacey et une Carice van Houten qui rivalise avec Scarlett Johansson comme plus belle blonde au monde (madame van Houten étant une fausse blonde, comme vous le verrez si vous louez le DVD).

Ne vous fiez pas à la banalité du titre (dont la pertinence n'apparaît d'ailleurs qu'au dernier quart d'heure): sans aller jusqu'à qualifier ce film d'« épique » comme certains critiques, je le recommande pour son suspense haletant, les enjeux moraux qu'il aborde sans moralisme, et ses pures qualités cinématographiques. [*Daniel Sernine*]

### Marie-Josée Croze chez Harlan Coben

On l'attendait depuis longtemps, cette adaptation du plus célèbre roman d'Harlan Coben, nouvelle coqueluche du polar américain. *Ne le dis à personne* (*Tell No One*), traduit en vingt-sept langues et vendu à sept millions d'exemplaires, avait déjà connu une adaptation américaine au cinéma qui avait déçu à

Harlan Coben. L'enjeu était grand cette fois-ci car c'est ce roman qui a mis au monde l'auteur américain. Pour cette deuxième adaptation, française celle-là, c'est nulle autre que le jeune et talentueux Guillaume Canet qui signe la réalisation. Acteur, réalisateur et scénariste, il s'était fait connaître pour son premier long-métrage, **Mon idole**.



Alexandre Beck est un pédiatre qui a choisi de tout investir dans sa carrière depuis la mort de sa femme, il y a huit ans. D'ailleurs, chaque année depuis ce temps, Alex se rend à un souper douloureux chez ses (ex) beaux-parents. Et toujours l'éternelle question: as-tu rencontré quelqu'un? Non! Alex n'a rencontré personne, car il n'a jamais réussi à faire le deuil de sa femme... enfin, si deuil il y a... car pour faire un deuil, il faut une mort et Alex reçoit justement un courrier électronique qui prouve que sa

femme est bien en vie. À moins qu'il ne s'agisse d'un canular. Mais qui aurait intérêt à jouer ainsi au chat et à la souris avec lui? Drôle de hasard, on retrouve deux corps tout près de l'endroit où Margot a été tuée par un célèbre tueur en série, et la police décide de rouvrir l'enquête. Pourtant, c'est Alex que l'on soupçonne du meurtre, maintenant. Et s'il veut rencontrer sa femme Margot vivante à l'endroit où elle lui a donné rendez-vous, il devra se sauver de la police. Une course effrénée commence alors dans la ville et c'est le passé qui, encore une fois, sera garant de l'avenir.

Guillaume Canet a su faire un vrai travail d'adaptation du roman d'Harlan Coben pour son film. Les ajustements du jeune réalisateur apportent vraiment une compréhension de l'histoire et j'oserais dire des émotions qui servent le jeu du héros. Dans le roman de Coben, on commence avec les courriels, l'anniversaire du couple et le meurtre. Ici, Canet montre d'abord le couple en flashback, de belles images sur le bord d'un lac, puis la douleur du héros et sa quête, ce qu'un respect linéaire du roman n'aurait pas si bien su rendre. C'est d'ailleurs un François Cluzet fort comme le roc qui supporte le film à bout de bras d'un bout à l'autre. L'acteur, qui a une gueule à la Dustin Hoffman des plus beaux jours, est l'épine dorsale de *Ne le dis à personne*, à qui

l'on a toutefois donné du répondant. Notre belle Québécoise Marie-Josée Croze rayonne tout simplement dans le rôle de Margot. Ajoutez à cela Kristin Scott Thomas, à qui on ne la fait plus, André Dussollier, Guillaume



Canet en personne et même Jean Rochefort et le tableau est complet.

Avec la musique de Mathieu Chédid, que l'on connaît mieux sous le nom de M, on assiste à de belles atmosphères. Le musicien a procédé un peu à la manière de Miles Davis pour **Ascenseur pour l'échafaud**, c'est-à-dire en improvisant à froid devant les images que lui présentait Guillaume Canet pour créer la trame

sonore. La piste finale est plutôt sous la forme d'une chanson traditionnellement arrangée.

Vous vous demandez maintenant si Canet a su relever le défi ? **Ne le dis à personne** est le film qui a terminé au deuxième rang pour la récolte des petites statuettes lors de la dernière remise des Césars : meilleur acteur, meilleur réalisateur, meilleur montage et meilleure musique... Pas mal pour le travail d'un réalisateur de 33 ans ! En février, on ajoutait à la récolte le trophée Lumière du meilleur film décerné par la presse étrangère.

**Ne le dis à personne** est un bon film ! Psitt ! Dites-le à tout le monde ! [*François-Bernard Tremblay*]

### Bientôt à l'affiche

Si c'est l'été, c'est le temps des suites et des méga-productions qui échappent à la simple désignation de « cinéma à suspense ». La saison estivale 2007 sera celle où Hollywood s'adonnera avec joie aux suites de suites, comme nous le prouvent **Ocean's Thirteen**, **The Bourne Ultimatum**, **Rush Hour 3** ou encore **Live Free or Die Hard** (plus honnêtement titré **Die Hard 4.0** en territoires internationaux). La vénérable détective **Nancy Drew**, quant à elle, fera une apparition au grand écran après près de 175 livres jeunesse. Chanceux seront ceux qui parviendront à trouver un thriller complètement original au royaume des suites et des adaptations pour jeunes. Mais rien n'est impossible...

En attendant, bon cinéma !

- Christian Sauvé est informaticien et travaille dans la région d'Ottawa. Sa fascination pour le cinéma et son penchant pour la discussion lui fournissent tous les outils nécessaires pour la rédaction de cette chronique. Son site personnel se trouve au <http://www.christian-sauve.com/>.
- Daniel Sernine est écrivain, critique, directeur de la revue *Lurelu* et directeur littéraire de la collection Jeunesse-pop chez Médiaspaul. Membre régulier de la chronique « Sci-néma » de la revue *Solaris*, sa grande connaissance des genres et son amour du septième art en font un invité de marque pour cette chronique.
- François-Bernard Tremblay enseigne la littérature au collégial et collabore à diverses revues québécoises et européennes. Depuis plusieurs années, ses lectures convergent dans un seul sens : les littératures de genres et tous leurs corollaires.

# Prix Alibis

## 2008



Le Prix ALIBIS  
s'adresse aux auteurs du Québec et du Canada francophone  
et récompense une nouvelle de polar, de noir ou de mystère

### DISPOSITIONS GÉNÉRALES

Les textes doivent être inédits et avoir un maximum de 10 000 mots (60 000 caractères). Ils doivent être envoyés en trois exemplaires (des copies, car les originaux ne seront pas rendus). Afin de préserver l'anonymat du processus de sélection, ils ne doivent pas être signés, mais être identifiés sur une feuille à part portant le titre de la nouvelle et les nom et adresse complète de l'auteur, le tout glissé dans une enveloppe scellée. La rédaction n'acceptera qu'un seul texte par auteur.

Les textes doivent parvenir à l'adresse de la rédaction d'Alibis :

**Prix ALIBIS, C. P. 85700, Succ. Beauport,  
Québec (Québec) G1E 6Y6**

Il est très important de spécifier la mention « Prix ALIBIS ».

La date limite pour les envois est le **vendredi 15 février 2008**, le cachet de la poste faisant foi.

Le lauréat ou la lauréate recevra une bourse en argent de 1000 \$. De plus, il ou elle pourra s'envoler pour la France afin d'assister à un prestigieux festival de polar, voyage offert par le **Consulat général de France à Québec**. Le nom du gagnant ou de la gagnante sera dévoilé lors de l'édition 2008 du **Salon international du livre de Québec**. L'œuvre primée sera publiée en 2008 dans le numéro d'été d'Alibis.

Le jury est formé des membres de la direction littéraire d'Alibis. Il aura le droit de ne pas accorder le prix si la participation est trop faible ou si aucune œuvre ne lui paraît digne de mérite. La participation au concours signifie l'acceptation du présent règlement.

Pour tout renseignement supplémentaire, contactez Bärbel Reinke, coordonnatrice de la revue, au courriel suivant :

[reinke@revue-alibis.com](mailto:reinke@revue-alibis.com)

# L'Académie du crime



## NORBERT SPEHNER

Quoi de neuf à propos du roman et du film policiers ? Cette rubrique, qui se veut le pendant « non-fiction » de celle que vous trouvez dans le volet papier d'*Alibis*, « Le Crime en vitrine », vous propose un choix d'études internationales sur divers aspects du récit et du film policier.

La bibliographie est divisée en deux parties : les études littéraires, qui portent donc sur la littérature policière proprement dite, et les essais qui traitent du cinéma ou de la télévision.

Note importante : afin d'éviter les dédoublements, les études et les essais qui, jusqu'à maintenant, étaient recueillis et ajoutés aux dossiers bibliographiques disponibles sur le site Internet, sont désormais répertoriés uniquement dans cette rubrique.

### LITTÉRATURE

BACHER, Christina, Ludger MENKE, Ulrich NOLLER & Dieter Paul RUDOLP (eds.)  
*Krimijahrbuch 2007*  
Wuppertal, NordPark (KrimiKritik), 2007, 340 pages.

BARONI, Raphaël  
*La Tension narrative : suspense, curiosité et surprise*  
Paris, Seuil (Poétique), 2007, 437 pages.

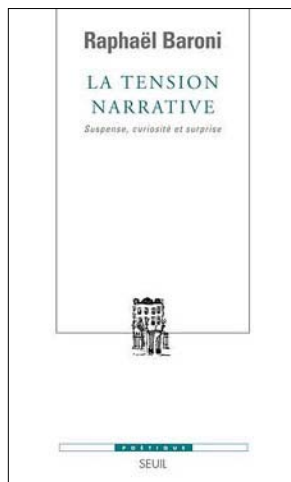
ECHABURU SOLER, Sergi  
*Los heroes de la novela policiaca*  
Barcelona, Grafein, 2006, 136 pages.

ERB, Peter C.  
*Murder, Manners and Mystery : Presentations of Faith in Contemporary Detective Fiction*  
Canterbury, SCM Press, 2007, 144 pages.

FENSKE, Ute  
*Rund um Krimis*  
Berlin, Link Cornelsen, 2006, 80 pages.

Ouvrage pédagogique pour l'enseignement du polar.

FORSHAW, Barry  
*The Rough Guide to Crime Fiction*  
London, Rough Guides (Reference Titles), 2007, 320 pages.



HUTCHISON, Don  
***The Great Pulp Heroes***  
 New York, Book Republic Press, 2007, 288 pages.  
 [Rééd. mise à jour]

RUSHING, Robert A.  
***Resisting Arrest : Detective Fiction and Popular Culture***  
 New York, Other Press (Cultural Studies Series),  
 2007, 216 pages.

SMOCOVIČ, Mauro (dir.)  
***DizjoNoir : noir, thriller, spy story e zone limi- trofe***  
 Milano. Delos Books (Il libri di Thriller), 2006,  
 317 pages. Préface de Carlo Lucarelli.  
 Ouvrage sous-titré « la piu completa guida agli autori e alle storie dell'inquietudine ».

SPINAZZOLA, Vittorio (dir.)  
***Le avventura del giallo***  
 Milano, Il Saggiatore : Fondazione Mondadori,  
 2007, 253 pages.

STREIFFORD REISINGER Deborah  
***Crime and Media in Contemporary France***  
 Ashland (Ohio), Purdue University Press  
 (Comparative Cultural Studies), 2007, 220 pages.

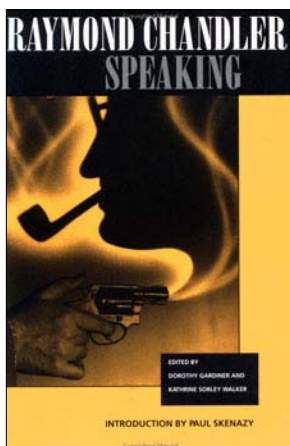
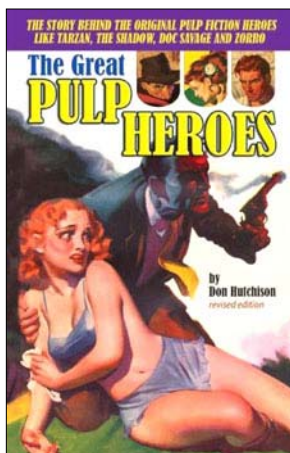
SUGG, Richard  
***Murder after Death : Literature and Anatomy in Early Modern England***  
 Ithaca, Cornell University Press, 2007, x, 259  
 pages.

## À PROPOS DES AUTEURS

CACOPARDO, Aurora  
***Carlo Emilio Gadda e il romanzo giallo***  
 Napoli, Graus (Nuove proposte), 2006, 67 pages.  
 Introduction et notes critiques de Francesco  
 D'Episcopo.

CHANDLER, Raymond  
***Raymond Chandler Speaking***  
 Berkeley, University of California Press, 2007,  
 275 pages.  
 Réédition de la correspondance de Chandler,  
 1950-1959.

CHANDLER, Raymond  
***Notebooks of Raymond Chandler***  
 New York, Harper Perennial, 2007, 128 pages.  
 [Réédition]



CHRIS, Patrick & Stephen BAISTER  
**William Lequeux, Master of Mystery**  
 Purley, Surrey (UK), Chris Patrick, 2007, 312 pages.

Biographie de William Lequeux (1864-1927), un maître classique du roman d'espionnage.

DARWIN, Philippe  
**Anges & Démons : tous les secrets**  
 Paris, City, 2007, 327 pages.  
 Sous-titre: « Le décryptage du best-seller *Anges et Démons* ».

FROSCHAUER, Michaela  
**Wolf Haas und seine Kriminalromane**  
 Köln & Duisburg, Wiku-Verlag für Wissenschaft und Kultur, 2007, 55 pages.

LEON, Donna  
**Sans Brunetti : essais, 1972-2006**  
 Paris, Calmann-Lévy, 2007, 239 pages.  
 Éd. or.: *On Venice, Music, People and Books*.

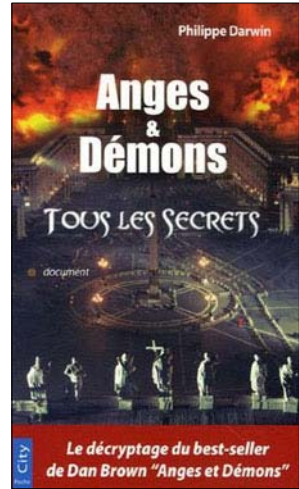
LIEBOW, Ely  
**Dr. Joe Bell: Model for Sherlock Holmes**  
 Bowling Green (Ohio), Popular Press, 2007, 286 pages.

PALMER, Bernard  
**Gentleman Detective : The Life and Times of Ngaio Marsh's Roderick Alleyn**  
 Shelburne (Ont.), Battered Silicon Dispatch Box, 2007, 200 pages.

PARETSKY, Sara  
**Writings in an Age of Silence**  
 London & New York, Verso, 2007, 192 pages.

PITE, Ralph (ed.)  
**Lives of Victorian Literary Figures : Mary Elizabeth Braddon, Wilkie Collins and William Thackeray, by their Contemporaries**  
 London, Pickering & Chatto, 2007, 3 volumes.  
 Vol. 1: Mary Elizabeth Braddon (ed. par Andrew Maunder); Vol. 2: Wilkie Collins (ed. par William Baker & Andrew Gasson)  
 Seuls ces deux auteurs ont un rapport avec le polar.

THOMPSON, George  
**Hammett's Moral Vision : The Most Influential In-Depth Analysis of Dashiell Hammett's Novels Red Harvest, The Dain Curse, The Maltese Falcon**  
 San Francisco, Vince Emery Productions (The Ace Performer Collection), 2007, 246 pages.  
 Préface de William Nolan.



## CINÉMA &amp; TÉLÉVISION

BAGGETT, David (ed.)  
***Hitchcock and Philosophy: Dial M for Metaphysics***  
 Chicago, Open Court (Popular Culture and Philosophy), 2007, 273 pages.

BOOKER, Keith M.  
***From Box Office to Ballot Box: The American Political Film***  
 Westport (Conn.), Praeger, 2007, 240 pages.

HOFFMANN, Jella  
***Krimirezeption: Genre-Inkongruenz und Genrewahrnehmung bei Auswahl, Erleben und Bewertung von Kriminalfilm***  
 München, Fischer Verlag (Angewandte Medienforschung), 2007, 315 pages.

KRAUSE, Ulrike  
***Realität der Weimarer Republik: Gewalt und Kriminalität in deutschen Filmen der « Goldene Zwanziger »***  
 Saarbrücken, VDM Verlag Dr. Müller, 2007, 75 pages.

MARTIN, Nina K.  
***Sexy Thrills: Undressing the Erotic Thriller***  
 Urbana, University of Illinois Press, 2007, 208 pages.

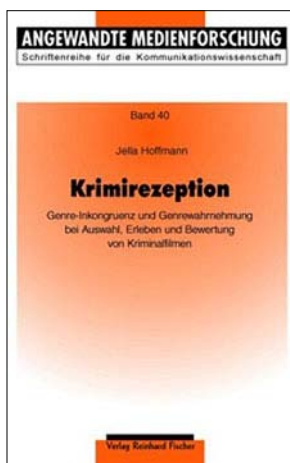
McBAIN, Ed  
***Hitch et moi***  
 Paris, Ramsay (Ramsay Cinéma), 2006, 235 pages.  
 Préface de Jean-Luc Douin.

McDONNELL, Brian & Geoff MAYER  
***Encyclopedia of Film Noir***  
 Westport (Conn.), Greenwood Press, 2007, 496 pages.

Important ouvrage de référence avec plus de deux cents entrées: films, metteurs en scènes, acteurs, producteurs, etc.

NOCHIMSON, Martha  
***Dying to Belong: Gangster Movies in Hollywood and Hong Kong***  
 Malden (MA), Blackwell Publishing, 2007, 320 pages.

PEACOCK, Steven  
***Reading 24: TV Against the Clock***  
 London & New York, I. B. Tauris (Reading Contemporary Television), 2007, 240 pages.



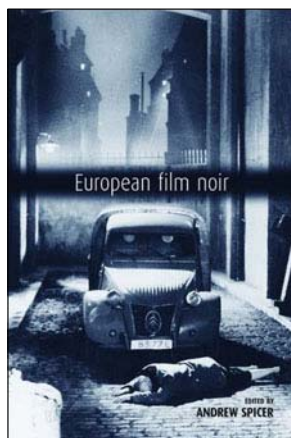


POWER, Marcus & Andrew CRAMPTON (ed.)  
**Cinema and Popular Geopolitics**  
 London & New York, Routledge, 2007, 215  
 pages.

SPICER, Andrew (ed.)  
**European Film Noir**  
 Manchester, Manchester University Press, 2007,  
 xiii, 279 pages.

SWALLOW, James  
**Dark Eye: The Films of David Fincher**  
 New York, Reynold & Hearn, 2007, 192 pages.  
 La carrière du réalisateur de *Seven*, *Panic Room*...

WEBER, Gregor J.  
 « *Jeder tötet, was er liebt* » : *Liebes- und  
 Todesszenen in den Filmen Alfred Hitchcocks*  
 Marburg, Schüren Verlag, 2007, 112 pages.



LIBRAIRIE

---

PANTOUTE

[www.librairiepantoute.com](http://www.librairiepantoute.com)

Un site indépendant pour vos achats sécurisés en romans policiers

**Deux librairies  
pour un choix exceptionnel  
en polars et thrillers**

Saint-Roch  
286, rue Saint-Joseph Est  
Québec QC G1K 3A9  
Tél.: (418) 692-1175

Vieux-Québec  
1100, rue Saint-Jean  
Québec QC G1R 1S5  
Tél.: (418) 694-9748



# ENCORE DANS LA MIRE

de  
Norbert Spehner,  
François-Bernard Tremblay

## Scènes de la vie criminelle de province

Un des maux récurrents qui affligent souvent le polar contemporain, c'est leur inutile longueur (merci aux traitements de texte !). Dans le cas de *Cantique des Gisants*, de Laurent Martin, ce serait plutôt le contraire. Voilà un auteur qui sait élaguer, aller à l'essentiel, avec une intrigue assez complexe mais réduite à ses seuls dialogues, avec quelques maigres éléments narratifs. Des pages et des pages de dialogue, dont certains sont repris intégralement au moins deux fois. En effet, ce roman a une structure particulière : les événements qu'il met en scène sont racontés successivement par la dizaine de protagonistes impliqués, ce qui provoque inévitablement des répétitions. Le procédé fonctionne et permet d'éclairer toutes les facettes de ce polar dont l'action se passe dans un bled appelé Marne-la-Vallée.

Patrice et Mathilde provoquent un accident. Dans la voiture accidentée, ils récupèrent une enveloppe contenant un dossier et de l'argent. Agissant sur un coup de tête, ils décident de garder l'argent et de monnayer le document, qui est très compromettant pour certains notables. On s'en doute : ils commettent une erreur fatale. Scénario connu, me direz-vous — on pense à *Un simple plan* et autres variantes... Pas tout à fait ! Il y a une chasse à l'homme, mais elle ne dure pas très longtemps et les cadavres vont commencer à s'accumuler dans ce patelin sans histoire.

*Cantique des gisants* est un drame de mœurs très noir qui nous plonge dans la vie secrète, souterraine, souvent nauséabonde d'une petite ville bourgeoise tranquille : flics corrompus, jeunes désœuvrés et drogués, politiciens magouilleurs, ambitieux et



criminels, bourgeoises délaissées et frustrées, petits caïds minables et violents, liaisons illicites, obsédés sexuels, etc. Un « héros » dans tout ça : Max Ripolini, un personnage récurrent (*L'ivresse des dieux*, Série Noire, 2003), mais dont le rôle est plutôt effacé cette fois. Exception faite de Max, dont on ne sait pas grand-chose, les personnages sont plutôt minables ou carrément antipathiques, englués dans leurs vices et leurs aspirations mesquines. Balzac se serait régalé avec ces scènes de la vie de province, qui mettent en lumière l'envers du décor, à travers des dialogues punchés qui rappellent certaines bonnes pages des polars d'Ed McBain. (NS)

*Cantique des gisants*

Laurent Martin

Paris, Le Passage, 2007, 232 pages.



### Queneau z'anarchistes soient protégés !

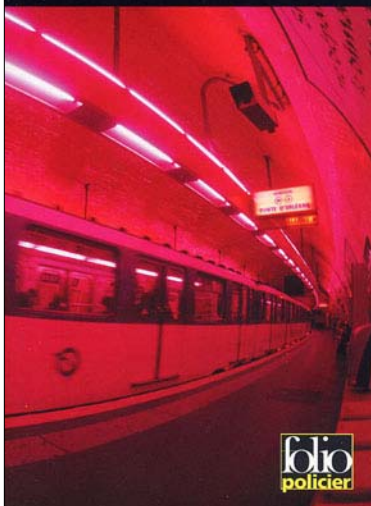
Alors que les éditions du Seuil relance (plus personne n'y croyait) les éditions Baleine, Folio y va de la réédition d'un deuxième Poulpe de Daeninckx, *Nazis dans le métro* (après *La Route du ROM*). Une réédition un peu surprenante puisque ce titre était disponible encore dernièrement chez Librio, qui l'avait elle aussi réédité. Rappelons que le principe de cette série était que l'on ne pouvait en écrire qu'un seul et que Daeninckx, tout comme Jean-Jacques Reboux, en avaient néanmoins commis trois chacun.

Ça se passe plutôt tranquille pour Gabriel Lecouvreur, dit le Poulpe. La routine habituelle, quoi : récolte de contraventions multiples avec la voiture de Cheryl, visite quotidienne au Pied de porc, à la Sainte-Scolasse, pour saluer Gérard et Maria. Sur place, ouvrant le journal, le Poulpe tombe sur l'histoire d'un homme de soixante-dix-huit ans qui a été tabassé dans un stationnement souterrain. Cet homme, c'est André Sloga. Le Poulpe le connaît de réputation. C'est un écrivain, un bon. Un gauchiste engagé qui écrit dans l'ombre depuis toujours. Le pire, c'est que le Poulpe remarque qu'on ne mentionne même pas que l'homme est écrivain. Peut-être ne l'est-il plus ?

Gabriel part à sa recherche, trouve le bonhomme à l'hôpital, complètement sonné, dans la brume. Dans son appartement, rien de bien intéressant. Par contre son courrier met Gabriel en contact avec le tout dernier manuscrit de Sloga : une histoire d'empoisonnement et de meurtre près de Fontenay-le-comte, dans le marais poitevin. Gabriel y enquête quelques jours, croyant bien y trouver la source du problème de l'agression

## Didier Daeninckx

### Nazis dans le métro



de l'écrivain, mais d'autres pistes le mènent ailleurs... chez les nazis. Eux ont vite flairer que le Gabriel n'est pas plus des leurs que le Sloga, et une virulente course éclate dans Paris — une histoire de fou qui vaut quelques nouveaux papillons de ville à la voiture de Cheryl et au Poulpe.

On annonce en quatrième de couverture une édition revue par l'auteur ; c'est ce qui m'avait attiré à parler de ce titre. J'ai cherché et je n'ai guère trouvé de modifications à me mettre sous la dent. Ce Poulpe de Daeninckx ne m'avait guère plu à la première lecture, il y a de ça quelques années ; il ne m'a guère plus séduit cette fois-ci. Le roman part dans trop de directions en même temps pour que l'on suive avec intérêt la quête de Gabriel. C'est aussi sûrement un des Poulpes les plus politiques qui ait été publié. Pas un grand Poulpe, mais pas un des pires

non plus. Une chose, cependant : ce Poulpe porte un des plus beaux titres de toute la littérature... C'est déjà ça de pris.

Bref, les amateurs de Daeninckx et du Poulpe seront sûrement tentés de renouer avec ce grand gauchiste aux bras ballants qui a connu maintes aventures, mais il faudra se contenter de cette histoire terne et sans grandes surprises que propose Didier Daeninckx... car point de nouveaux Poulpes à l'horizon. (FBT)

*Nazis dans le métro*

Didier Daeninckx

Paris, Gallimard, Folio policier, 2007, 164

pages.



### Petit précis de décomposition

La « Ferme des corps » est le surnom d'un laboratoire de recherche dont le nom réel est The Anthropology Research Facility, qui dépend de l'Université du Tennessee. Ce lieu étrange où l'on étudie la décomposition des corps, avec des cadavres dispersés sur un hectare de terrain (bonjour l'odeur !), a été baptisé *Body Farm* par un agent du FBI, puis immortalisé par un roman de Patricia Cornwell, *La Séquence des corps*. Le laboratoire en question est dirigé par Bill Bass, un des coauteurs de *Rigor Mortis*, avec Jon Jefferson, avec qui il a adopté le pseudonyme commun de Jefferson Bass.

Ce premier volet d'une nouvelle série s'inscrit donc dans la lignée de ces polars que l'on pourrait qualifier de scientifiques, dans la tradition de Patricia Cornwell, de Kathy Reichs, de Kathryn Fox et autres collectionneurs de chairs en putréfaction ! Le roman met en vedette Bill Brockton, responsable de la ferme des corps, un personnage

plutôt sympathique doté d'un redoutable sens de l'humour, un as dans son domaine : la décomposition des cadavres comme clé pour élucider les affaires criminelles les plus délicates. Autant vous prévenir tout de suite, les auteurs ne nous épargnent aucun détail macabre. Mais l'horreur n'est jamais gratuite et l'humour acide des personnages désamorce souvent certaines scènes pénibles ou des descriptions trop précises.

Cette première affaire propose un défi de taille à l'équipe de Brockton : on a découvert un étrange cadavre au cœur d'une grotte d'un massif montagneux. Le corps de cette femme gît là depuis des années. Il s'est transformé en une étrange momie. L'autopsie (attention aux âmes sensibles !) révèle que la victime a été étranglée. Quand Bill Brockton fait part au shérif local du résultat de ses premières investigations, le ton change. Il sent des

réticences, des silences, des non-dits. Dans ces montagnes reculées, personne n'a envie de déterrer des vieilles histoires qui risquent de rallumer le feu d'anciennes inimitiés. L'histoire est très classique, bien menée, mais on s'en doute bien, il y a souvent plus de science que d'action, de quoi vous donner l'envie de retourner sur les bancs d'école, en cours d'anatomie.

Si l'élément scientifique de ce roman est aussi vrai que ces auteurs le prétendent, on se dit que les criminels ont de moins en moins de chances de commettre le crime parfait. Ces scientifiques sont de véritables magiciens qui font parler les os, les viscères.

*Rigor mortis* est un premier roman qui sait nous accrocher, mais il demande une certaine adhésion du lecteur. Si le jargon scientifique vous rebute, vous aurez peut-être du mal à embarquer dans ce récit très clinique. Mais soyez rassuré : c'est meilleur que du Cornwell ! (NS)

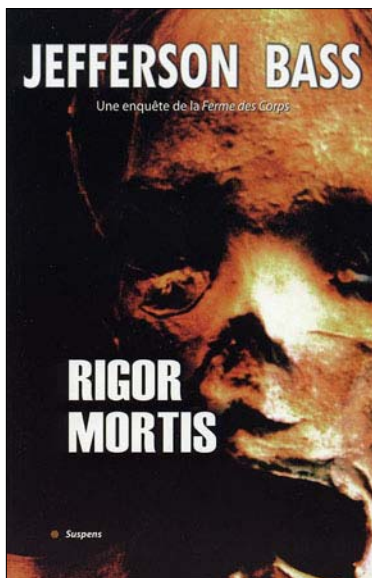
*Rigor mortis*  
Jefferson Bass

Paris, City (Suspens) (sic), 2007, 352 pages.



### Sur l'île du cochon, tout n'est pas bon...

J'avais mis cinq étoiles à *Tokyo*, de Mo Hayder, un thriller de première classe dont la toile de fond historique était le massacre de Nanking de 1937, pendant la guerre sino-japonaise. J'attendais donc son prochain avec beaucoup d'impatience, et un peu d'inquiétude tout de même : quand un auteur atteint de tels sommets, il est parfois difficile de s'y maintenir. Mes craintes étaient



fondées : *Pig Island* est une terrible déception, j'ai bien failli ne pas le terminer.

Le thriller moderne a toutes sortes de visages. De plus en plus, il a tendance à s'écarter du polar traditionnel pour flirter avec d'autres catégories, comme le fantastique ou l'horreur. *Pig Island* est la description d'une descente aux enfers, une plongée dans le bizarre, le grotesque et l'horrible, marque de commerce de cet auteur qui en abuse dans ce roman qui fait appel à nos plus bas instincts de voyeurs.

C'est l'histoire pas banale d'un journaliste qui gagne sa vie en démystifiant les prétendus phénomènes paranormaux. Il se rend sur un îlot perdu au large de l'Écosse pour vérifier si les quelques personnes qui y vivent en vase clos sont des adorateurs du diable. Leur secte a été fondée par Malachi Dove, un charlatan qu'il a connu

dans sa jeunesse et qui ne s'est pas manifesté depuis vingt ans. Par ailleurs, l'île a un monstre qui a été filmé, aperçu par de nombreux témoins, et Oakes est bien décidé à tordre le cou à ce mythe qu'il pense fabriqué de toutes pièces.

Oakes va faire deux séjours sur cette île maudite. La première fois (pas très palpitante), il rencontre les membres de la secte, découvre un certain nombre de faits insolites qui vont l'inciter à retourner quelques jours plus tard. Et là, les choses basculent... Il y a eu un massacre (l'œuvre de Malachi Dove ?) et Oakes fait la connaissance d'Angelina, la curieuse fille du prêcheur. Avec cette étrange créature, il va avoir une de ces relations malsaines dont Mo Hayder a le secret, jusqu'au dénouement fatal quand le piège se referme sur l'innocent.

Exception faite de la finale, plutôt ingénieuse et, bien entendu, inattendue, ce roman ne m'a guère impressionné. On se demande quel était au juste le projet de l'auteur : nous dégoûter ? nous provoquer ? En ce qui me concerne, il a réussi : cette histoire rocambolesque est gratuitement malsaine, avec des personnages détestables, des scènes d'un goût plus que douteux. Bref, *Pig Island* est du *trash* qui se veut sophistiqué, avec une intrigue faiblarde qui ne nous accroche jamais. Pour amateurs de gore, de cochon faisandé, de psychopathologies diverses, et autres trucs peu ragoûtants. Ça me donne une furieuse envie de relire Agatha Christie... (NS)

*Pig Island*  
Mo Hayder

Paris, Presses de la Cité (Sang d'encre), 2007,  
390 pages.

